

LA VIE EXTRAORDINAIRE D'AUGUSTIN PÉNIÈRES

(1766 – 1822)

Deuxième partie : l'aventure américaine

« En 1817, le Congrès des USA offrit 4 territoires de 144 miles carrés de terres récemment conquises sur les Indiens près du confluent des rivières Tombigbee et Black Warrior à un groupe de plusieurs centaines d'expatriés, initialement installés à Philadelphie ; l'histoire de ce peuplement, mieux connu sous le nom de Colonie de la Vigne et de l'Olivier , fournit un des chapitres les plus colorés de l'histoire de l'Alabama avant la Guerre de Sécession et dans le sud tout entier »¹. C'est la *New Atlantic France* qui regroupe des Bonapartistes exilés tels le frère aîné de l'Empereur, Joseph Bonaparte, le maréchal de Grouchy, les généraux Henri et Charles Lallemant, Charles Lefebvre-Desnouettes, etc.... La loi du 12 janvier 1816 conduisit en exil d'autres régicides : Joseph Lakanal et Augustin Pénières en sont des exemples. Le périple de ce dernier pour gagner les Etats Unis constitua une petite odyssée : refusant - après un accident - de demander un report à son exil , il partit mal remis d'une fracture et descendit par vent contraire la Dordogne en gabare durant huit jours. A Bordeaux, un navire américain le *Narriot* l'embarqua, mais fit naufrage au large de Madère où il arriva après une semaine de chaloupe pour une escale forcée avant de reprendre le chemin de l'Amérique où il aurait gagné Philadelphie le 16 juillet 1816. Il rejoignait d'autres Français, comme le bordelais Louis-Marie Dirat et J. Jérôme Cluis, l'aide de camp du général Savary. Muni de nombreuses lettres de recommandation, tant de La Fayette que du consul américain à Bordeaux William Lee, il fut reçu à bras ouverts. Toutefois son pécule était mince, à peine 10 000 F qu'il avait peiné à réunir, notamment auprès de sa famille.

Un numéro de l'*Abeille Américaine*², publication en français destinée aux expatriés, enjoignait aux exilés de constituer une communauté, vantant le climat et donnant une image idyllique d'une nouvelle Thébàïde, dans le sud des Etats - Unis : « *dans une vaste région comprise entre les fleuves Ohio, Mississipi et les Natchez, réputée fertile, tempérée, riche en eau, encore sans habitants, un paradis désert, les migrants planteront leurs mœurs, usages et coutumes. Loin des villes corruptrices, les exilés renaîtront comme les républicains du Nouveau Monde* ». C'était de la pure propagande. En réalité les nouveaux émigrants comme les bannis, étaient tous issus des classes moyennes ou supérieures ; ils n'avaient pas de compétences agricoles ou manuelles et aucun ouvrier ne les accompagnait. C'est alors que Pénières, choisi comme un des premiers commissaires explorateurs, partit

¹ Rafe Blaufarb dans *Bonapartists in the Borderlands ; French exiles and refugees on the Gulf Coast, (1815-1835), Tuscaloosa (USA), University of Alabama Press.*

² Du 22 août 1816

dans le « Sud Ouest », avec les bons vœux de la Société nouvellement créée, la promesse que ses dépenses lui seraient remboursées, et des instructions de donner régulièrement de ses nouvelles. Au cas où il ne pourrait accomplir sa mission avant le 4 mars 1817³, l'assemblée demandait au Gouverneur Lee de travailler avec le Land Office de Washington pour maintenir le projet.

Une campagne de presse française jointe à un lobbying intense auprès de Jefferson, Madison et James Monroe, aboutit enfin. Le comité du Sénat proposa des terres le 10 février 1817, en vota l'octroi le 21. Le 27, le texte était à la Maison Blanche. Il y eut des oppositions, mais le Président Madison signa le décret le 3 mars 1817. Il autorisait la Société à choisir 4 territoires contigus situés dans la Creek Cession, terres conquises par Andrew Jackson aux indiens Creeks en 1814. Le texte exemptait des lois générales les terres publiques. Le paiement, à bas prix, était différé ; c'est la colonie qui devait régler, au terme de 14 années, 2 dollars par acre⁴. En contrepartie, sur la moitié des lots, les colons devaient rester en nombre supérieur à 288. Chaque colon ne pouvait posséder plus de 640 acres ; on devait cultiver la vigne et des productions maraîchères. Le prix des terres était particulièrement bas, mais les contraintes de culture étaient drastiques et hypothéquaient l'avenir sans aucune assurance de leur faisabilité.

Durant l'été 1817, un groupe de colons partit de Philadelphie sous la conduite des généraux Bertrand Clauzel et Charles Lefebvre-Desnouettes. Le voyage par la mer jusqu'à Mobile, en contournant la péninsule de Floride, durait un mois. Ils étaient accompagnés de huit officiers français, deux femmes et trente ouvriers agricoles allemands dont les services étaient appréciés. Ils rejoignaient le petit groupe de commissionnaires explorateurs qui les avait précédé sur le site (*White Bluff*) en passant cette fois par la voie terrestre ; arrivés à un endroit qui leur semblait adéquat dès le 14 juillet, ceux-ci avaient commencé à délimiter les lots de la colonie. Les équipements étaient achetés et les plants de vigne et d'olivier commandés en France, pour commencer dès que possible les plantations. Dans leur hâte, ils commettaient une erreur, n'ayant pas fini la division et la répartition des lots aux membres de la Société. Et les attributions définitives – avec les obligations imposées par le contrat avec le gouvernement fédéral – les contraindraient à certains déplacements de lots, car le site choisi baptisé *Demopolis* se trouvait en dehors des limites de la concession. Dès lors le nouvel emplacement fut baptisé *Aigleville*, en hommage à Napoléon et à la jeune république des USA. Dans les Archives du Congrès, on trouve le tracé au cordeau d'une partie des quatre territoires de peuplement avec les affectations complètes de 346 lots. Augustin Pénieres y figure au n° 247 pour un lot de 480 acres. Ni Aigleville, ni Arcole, deuxième ville fondée sur la rive du Black Warrior ne purent rivaliser avec Demopolis, qui compte encore aujourd'hui quelques 7 500 habitants.

³Date de fin de mandat de leur protecteur, le Président James Madison.

⁴ Soit, pour 92 000 acres un total de 184 000 dollars.

Le choix empirique d'une terre que l'on supposait fertile et adaptée aux cultures que l'on voulait développer, sans étude approfondie du climat, sans main d'œuvre, sans moyens de communication adéquats, relevait de la gageure et tout le courage et l'opiniâtreté d'Augustin Pénieres n'y pouvaient suffire. Les débuts furent particulièrement difficiles. Les pertes dans le transport par naufrages, les vols, la difficulté de s'approvisionner, le gel des



Vue montrant, à des fins de propagande, la construction de maisons à Demopolis (Alabama state archives)

plants dans un climat qui n'était pas plus adapté à l'olivier qu'à la vigne. Comble de malheur, un premier colon vint à mourir en septembre 1817, d'une cause inconnue. Le journal *l'Abeille* en rendit compte ; d'autres décès suivirent, laissant penser que la fièvre jaune, alors endémique, était en cause. A lire la correspondance d'Augustin Pénieres, on comprend que la tâche était surhumaine. Les colons fermiers exécutaient d'autres travaux pour accroître leurs maigres ressources comme la batellerie, ou la construction de routes ou de maisons. L'épouse du colonel Raoul, autrefois marquise et ancienne dame d'honneur de Caroline Bonaparte, créa une auberge appréciée pour ses crêpes délicieuses ; Augustin

Pénieres prenait des pensionnaires. Le problème le plus crucial restait le manque de main d'œuvre pour cultiver la terre. Fallait-il recourir aux esclaves ? La question était délicate et comment les acheter⁵ alors que le coût moyen de l'un d'entre eux se situait à l'époque entre 600 et 700 dollars et que l'argent manquait. Les dissensions firent le reste à l'arrivée du général Charles Lallemand qui jouait son propre jeu auprès des Américains, réclamait des subsides et allait présider la Société pour la culture de la Vigne et de l'Olivier en spéculant sur la revente de son propre lot et en escroquant certains colons. Il entraîna avec lui un groupe de militaires exaltés dans la dangereuse aventure du Champ d'Asile⁶ qui devait fournir une retraite à l'Empereur, dans l'hypothèse d'une évasion de Sainte-Hélène. Cette expédition devait se terminer en fiasco.

On voulut rapidement passer de la propriété collective à la propriété privée : en plus des difficultés ci-dessus évoquées, le gouvernement américain attendait une régulation précise des cultures annoncées. La plus draconienne était le principe de solidarité, tous les lots devant remplir les conditions de culture. Ce que n'arriva jamais à faire la Colonie. Les efforts de lobbying pour modifier les statuts commencèrent après un ou deux ans de colonisation à Tombigbee. Les colons demandaient que l'on abolisse le principe de solidarité, ce qui fut

⁵ Henri Lallemand dit qu'il lui en faudrait entre sept et douze pour rentabiliser son lot.

⁶ Balzac, dans *La Rabouilleuse*, qualifie cette entreprise, financée par des *Souscriptions Nationales* de « terrible mystification ».

d'abord rejeté par le secrétaire d'état au Trésor. Une nouvelle pétition fut présentée au Congrès en 1822 par Charles Lefebvre-Desnouettes. La propriété collective sera finalement abolie le 26 avril 1822. La reconversion à la culture du coton plus lucrative et mieux adaptée au climat était en marche ; elle correspondait à la compétence de certains colons français exilés de Saint Domingue.

Une version romancée et humoristique de la fondation de Demopolis et de ses démêlés avec les locaux⁷ constitue la trame d'un film de George Waggner intitulé⁸ *Le bagarreur du Kentucky* (1949). Celui-ci fit connaître cet épisode peu connu de l'histoire des USA participant au mythe américain de la conquête de l'Ouest. Il fut largement diffusé dans l'Amérique profonde avec la popularisation du cinéma après-guerre et contribua à faire connaître John Wayne à ses débuts ainsi que le drolatique Oliver Hardy.

Mais en 1822 à Demopolis, il n'était plus question d'Augustin Pénieres. Qu'était devenu notre corrézien ? Il était encore présent sur la concession en 1818 où il avait tenté de faire venir son fils Emile en lui réservant un lot de 240 acres⁹. Passablement découragé de cet échec et malade, il envisageait toutefois de revenir parmi ses amis les Indiens mais non de quitter les Etats - Unis, confiant dans la grandeur de ce peuple. Il sollicita la nationalité américaine qui lui fut accordée en 1820. Rappelé à Washington par le bon William Lee et soutenu par le gouvernement américain, on lui proposa un commissariat aux affaires indiennes des Florides, nouvellement achetées à l'Espagne. Il gagna donc la ville de Saint - Augustin, tout d'abord pour y rétablir sa santé affaiblie. L'ironie du sort voulait qu'il passât de la plus récente ville des Etats - Unis (Demopolis) à la plus ancienne (Saint Augustin, fondée par les huguenots français au XVI^e siècle). Il rédigea des mémoires sur la vie des Indiens Séminoles et dressa la



Floride Indiens Séminoles

statistique du nouveau territoire. Il entreprit un lexique de la langue séminole mais souffrait de façon répétée de fièvres qui l'affaiblissaient ; ce qu'il appelait sa « fièvre infernale » était due au virus amaril si fréquent à cette époque dans le Golfe du Mexique et en Floride. Il apprit par la presse le décès de Napoléon, et en parla dans la dernière lettre reçue par sa famille¹⁰ Rendant un hommage nuancé au proscrit de Sainte Hélène « qu'il n'avait jamais aimé , mais qu'il admirait par dessus tout », il exprimait toute la nostalgie de l'exilé ainsi que son affection émouvante envers son frère. Il mourut de la fièvre jaune à Saint - Augustin le 7 octobre 1821. La nouvelle officielle de son décès ne parvint en Corrèze que le 12 août 1825.

⁷ Aussi bien les Indiens que les spéculateurs américains.

⁸ Dans sa version française.

⁹ Celui-ci préféra suivre Charles Lallemand dans son expédition désastreuse au Champ d'Asile.

¹⁰ Datée du 15 septembre 1821.

En conclusion, que penser de ce personnage hors du commun ? Sa réputation de « régicide » l'a marqué à jamais, alors que l'on avait oublié la trahison du roi pour ne voir que le crime de lèse-majesté, acquis à une voix de majorité. A tel point qu'il est encore omis aujourd'hui sur le site officiel de la Corrèze qui mentionne pourtant soixante - treize personnalités importantes pour ce département. Pour avoir consulté sa correspondance et avoir aussi vu son action par les biais de travaux américains récents, je peux dire qu'il apparaît particulièrement attachant dans sa personnalité et dans ses convictions. Il s'est toujours impliqué avec beaucoup de courage et de sincérité dans sa vie parlementaire, n'a pas hésité à prendre des risques au moment de la Terreur notamment. S'il n'a pas joué un rôle de tout premier plan à la Convention, c'est peut-être qu'il avait été élu très jeune mais surtout qu'il n'était inféodé à personne. Ses fonctions d'industriel verrier n'ont pas été une réussite : il pensait avoir tous les éléments¹¹ qui convenaient à la fabrication du verre, mais avait sous-estimé la difficulté de la commercialisation et l'enclavement de son implantation. Il eut le courage à cinquante ans d'entreprendre, lors de sa migration aux Etats - Unis, l'exploration du Sud, à la recherche du territoire d'implantation de la Colonie. Les exilés bonapartistes lui avaient laissé toutes les contraintes et malgré toutes les difficultés, il gardait son optimisme en découvrant le Nouveau Monde. Les Indiens, Choctaws comme Séminoles, le fascinaient. Il décrivait ainsi leurs rencontres : « nous nous parlons par signes, nous nous serrons la main, nous buvons la petite goutte de rhum, nous fumons et nous voilà bons amis. »

Son exil ranima sa foi républicaine, à supposer qu'elle eût faibli sous l'Empire, car il en trouvait sa justification dans la jeune démocratie américaine. Il conservait ses espérances, soutenu par sa dévotion à la nature et les paysages grandioses qu'il pouvait admirer. Il voulait – devenu citoyen américain – remplir la mission que lui avait confiée le gouvernement des Etats - Unis. Seul un fatal moustique l'en empêcherait.

Nicole Sevestre



¹¹ *Par sa connaissance des Planches de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.*